

LES BELLES ESPÉRANCES

CAROLINE SERS

LES BELLES
ESPÉRANCES

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03137-7

1968

Pierre enjamba avec précaution une branche et se jucha sur le capot d'une voiture calcinée afin d'observer le désastre. Les pavés arrachés de la chaussée gisaient en tas, les grilles de fonte au pied des arbres avaient été dressées contre des amas de bois, des vitrines étaient éventrées, certains véhicules retournés sur le flanc bloquaient le passage. Au milieu de ce champ de ruines, ils étaient nombreux à déambuler, à la fois abasourdis et curieux. La foule des Parisiens du dimanche, frémissant d'horreur et d'une secrète satisfaction au spectacle de sa ville bouleversée. Les habitants du quartier vibraient depuis plusieurs nuits déjà au son des affrontements, et ceux des arrondissements lointains n'avaient eu comme écho des manifestations que

ce que les médias en rapportaient. Radios et télévision unies dans la consternation devant ces étudiants indisciplinés, refusant l'ordre gaulliste et la vieille société sclérosée... En tout cas, c'était ce que Pierre avait compris, entre deux biberons. Et là, il voulait profiter de sa petite plage de liberté pour aller jusqu'à la Sorbonne occupée, dont Fabrice avait loué l'esprit frondeur.

– C'est formidable, lui avait expliqué son jumeau avec enthousiasme, tout le monde peut s'exprimer ! On parle enfin ! On explore des idées neuves !

Pierre l'avait écouté avec circonspection. Cette liberté dont il lui rebattait les oreilles lui paraissait si lointaine...

Sortant de sa rêverie teintée de nostalgie, il reprit son chemin sur le boulevard Saint-Michel. Il avait à peine le temps de faire le tour de la Sorbonne avant de retourner boulevard Saint-Germain. Isabelle ne l'avait laissé sortir qu'à contrecœur, car elle était trop fatiguée pour faire cet effort. Mathieu, leur fils, l'épuisait. Ce bébé était si exigeant, si colérique... Pierre sentait une chape de plomb lui tomber sur

les épaules chaque fois qu'il franchissait le porche de l'immeuble et posait le pied sur la première marche de l'escalier des chambres de bonnes.

Dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, l'ennui le gagna rapidement. Il ne parvenait pas à se concentrer sur les paroles de l'orateur, qui lui semblaient vaines – arguties pour étudiants qui n'avaient pas à se préoccuper de faire vivre une famille. La liberté, maître mot de toutes les interventions...

Pierre sourit à une jeune fille aux cheveux bruns lâchés sur les épaules, comme pour excuser sa retraite, et se hâta vers le boulevard Saint-Germain. Les sept étages lui parurent encore plus raides que d'habitude, dans ce petit escalier aux marches trop hautes. Il fit une pause au quatrième, puis reprit son ascension. Leur chambre était située face aux toilettes et au point d'eau, ce qui présentait l'avantage de ne pas avoir à aller trop loin en cas de lever nocturne. La pièce était encombrée de leur lit – qu'ils ne repliaient plus depuis longtemps – et du berceau du petit. Plus

tout un fatras de vêtements, de couches propres, et de sales qui attendaient le passage du collecteur. Isabelle avait renoncé à les laver à la main, rongée par un eczéma tenace.

Il trouva sa femme allongée, Mathieu endormi contre son flanc.

– C’était bien ? demanda-t-elle d’une voix lasse.

– Intéressant. C’est inimaginable de voir les rues dans cet état. On se demande ce qu’ils ont dans la tête...

Isabelle avait fermé les yeux et Pierre s’interrompit. Il ne savait jamais si sa femme avait envie d’entendre ce qu’il avait à lui raconter, ou si son bavardage était malvenu. Elle lui posait des questions, puis semblait partir vers d’autres rivages quand il développait sa réponse. Elle était épuisée. Déboussolée. Débordée par le petit – une surprise dont ils se seraient bien passés, à vrai dire...

Elle lui avait annoncé sa grossesse alors que le mois d’août tirait à sa fin. Ils avaient rendez-vous sur les berges de la Seine, à la pointe de l’île Saint-Louis. C’était là

qu'ils s'étaient connus, trois mois plus tôt, et le romantisme du panorama enchantait Isabelle. Elle se serrait contre Pierre en faisant des projets d'avenir, heureuse de cet amour qui la bouleversait autant qu'il la comblait.

Ce jour-là, elle était arrivée la première et Pierre avait eu un mouvement de recul devant sa mine défaite, son expression hagarde. Puis il s'était précipité vers elle, affolé. Elle avait été incapable d'articuler un mot, sanglotant en posant sa main sur son ventre. Pierre avait compris et l'avait serrée dans ses bras pour qu'elle ne remarquât pas sa panique. Ils étaient restés ainsi longtemps, à regarder sans le voir le soleil décliner sur la Seine, baignés de la lumière chaude des soirées de fin d'été. Pierre avait gravement proposé le mariage. Isabelle avait pleuré de nouveau.

C'était bien son frère qui venait de s'échapper de l'amphi. Oui, s'échapper, tête basse, comme pour ne pas être reconnu. Fabrice avait senti sa présence d'une manière assez inexplicable, comme si

leur gémellité avait créé un lien particulier entre eux... Il se perdit un instant dans la contemplation de cette idée, que sa lecture récente du *Matin des magiciens* lui avait suggérée. Tout le monde, dans la famille, s'accordait à dire que, malgré leur ressemblance physique, les deux frères étaient aussi différents que possible. Fabrice était enjoué quand Pierre se fermait comme une huître à la moindre contrariété, Pierre était réfléchi quand Fabrice faisait preuve d'inconstance dans tous les domaines. D'ailleurs, chez Pierre, deux rides se creusaient entre les sourcils, visibles même lorsqu'il ne les fronçait pas, alors que chez Fabrice la bouche était entourée de deux parenthèses goguenardes.

Fabrice soupira et se concentra de nouveau sur la péroraison de l'orateur. Mais il avait perdu le fil et ses pensées revinrent vite à son frère. Il l'avait encouragé à le rejoindre à la Sorbonne, histoire de le sortir un peu de chez lui. Cette chambre exigüe avec Isabelle et le petit, il y avait de quoi devenir chèvre. Fabrice avait été consterné d'apprendre la grossesse d'Isabelle. Il avait

tout de suite confié à Pierre qu'il connaissait une femme qui pouvait les tirer de ce mauvais pas, mais son frère avait été si choqué qu'il n'était pas revenu à la charge.

Évidemment, ils s'étaient mariés dans une relative intimité – Fabrice avait subodoré que leur mère, Charlotte, n'en était pas mécontente, compte tenu de la précarité de ses finances qu'elle ne cessait de mettre en avant dès qu'une dépense était évoquée. Depuis la mort de leur père, quatre mois plus tôt, elle vivait dans une oppressante angoisse du lendemain.

Encore des pensées désagréables... Fabrice luttait pour se débarrasser de ses idées gênantes dès qu'elles apparaissaient. À quoi bon se tourmenter ? Sa mère, par exemple, se complaisait dans une plainte perpétuelle. Qu'il y accordât de l'importance ou non n'avait absolument aucune influence sur le processus. Alors pourquoi prendre en compte des humeurs sur lesquelles il n'avait pas de prise ? Sa mère avait certainement de bonnes raisons d'être tourmentée... Fabrice ne voulait en aucun cas les connaître !

Son frère s'était mis dans une sacrée situation, mais n'avait rien voulu entendre des conseils que Fabrice aurait pu lui donner. Alors, qu'il se débrouille. On ne peut pas faire le bonheur des autres malgré eux, n'est-ce pas ? Fabrice se répétait cette phrase chaque fois que l'image de son frère coincé dans sa chambre mansardée avec Isabelle et le petit se faisait trop présente. Au fond, même si cette pensée était de celles qu'il n'exprimerait pas, il n'était pas mécontent de la tournure des choses. Son frère et sa « situation » concentraient toute l'attention de leur mère, et toutes ses récriminations. Et lui, à cause des événements, avait enfin retrouvé une liberté d'action que la mort de leur père avait rendue quasiment impossible pendant plusieurs mois.

Cette liberté retrouvée lui permettait de passer ses journées à la Sorbonne, et d'écouter les orateurs successifs avec une exaltation grandissante. Changer la vie. Briser les vieux codes, les vieilles règles. En finir avec une autorité dont les jeunes ne voulaient plus. Refuser la société que leurs parents voulaient leur léguer. Tous

ces slogans connaissaient un écho particulier chez Fabrice. Il avait des flashes de l'appartement de sa grand-mère, de ses hauts plafonds à moulures, de son ambiance glaciale, du silence et de l'ennui des après-midi dominicaux. Il ne fallait pas parler à table, pas courir, pas faire de bruit, pas répondre, pas rire, pas pleurer, pas se plaindre. Il fallait obéir en silence et surtout ne pas poser de questions. Il avait toujours semblé à Fabrice que leur père s'ennuyait au moins autant qu'eux dans cet environnement sinistre, pourtant jamais il n'avait osé évoquer le sujet avec lui. Ce dernier était souvent lointain, triste, comme absent. Quelque chose semblait l'inquiéter mais Fabrice avait trop peur de la réponse pour poser la question. Sa famille devait être la source de ses tourments. Sinon pourquoi ces regards pensifs et sévères posés sur ses garçons ? Seule Nicole, leur grande sœur, parvenait à lui faire perdre son expression sévère.

Des applaudissements crépitèrent, qui tirèrent Fabrice de ses souvenirs. Alors que le grand chevelu quittait l'estrade, un autre

étudiant se présenta pour prendre la parole. Il semblait plus âgé que la moyenne et commença son intervention en révélant un accent espagnol prononcé. Au bout d'une dizaine de minutes, Fabrice ne parvenait déjà plus à suivre le fil de son raisonnement. Il décida de sortir prendre l'air. La cour d'honneur de l'université était pleine de monde, dans une atmosphère fébrile et joyeuse. Des affiches étaient placardées çà et là et des groupes les lisaient et les commentaient avec passion. Il se dirigea vers la sortie, décidé à aller acheter un sandwich.

« Comment penser librement à l'ombre d'une chapelle ? » avait écrit quelqu'un à droite de la porte d'entrée de la Sorbonne. Fabrice était planté devant le graffiti quand une main se posa sur son épaule.

– Tu traînes toujours ici ? lâcha Valérie d'une voix enjouée.

– Ben, oui... répondit Fabrice, déçu de n'avoir pas trouvé de repartie plus intéressante.

Dès qu'il se retrouvait face à cette fille, il n'était plus capable de s'exprimer. Elle le prenait chaque fois par surprise, l'intimidait

avec son intelligence toujours en mouvement et son franc-parler. Il avait pourtant réussi à la séduire, puisqu'elle avait passé la nuit avec lui une semaine auparavant. Au matin, pfuit, évaporée... Depuis, elle évitait manifestement de se retrouver seule en sa compagnie. Il ne lui semblait pas pourtant mériter un tel traitement. Il lui sourit le plus chaleureusement possible et s'avança pour l'embrasser. Elle lui tendit immédiatement sa joue, sur laquelle flottaient ses cheveux blonds. Message reçu, se résigna-t-il.

– Tu ne veux pas...

Mais Valérie était déjà entrée d'un pas vif dans la cour de la Sorbonne, laissant planer derrière elle une odeur de patchouli que Fabrice huma avec délectation. Alors qu'il avait résolu de tourner les talons, Valérie lui lança, de loin :

– On se voit ce soir ? Chez Georges ?

Son sourire était irrésistible. Il leva un pouce et acquiesça avec entrain. Puis elle disparut. Il remonta son sac de toile sur son épaule et partit vers le boulevard Saint-Michel. Il ne lui restait plus beaucoup de

temps pour être à l'heure à la maison. Sur le boulevard, les mines des adultes étaient graves, tandis que des grappes d'étudiants hilares provoquaient le vieux monde.

Arrivé sous le porche de son immeuble, Fabrice se dirigea vers un petit local qui servait de débarras à la famille, y déposa son sac de toile qu'il échangea contre une sacoche de cuir. Il passa une main sur ses cheveux et rentra sa chemise dans son pantalon. Seulement alors il s'engagea dans l'escalier dont il monta les marches deux à deux. Il était à peine essoufflé en arrivant sur le palier du troisième étage.

– Ah, te voilà ! lâcha sa mère après lui avoir ouvert la porte. Merci de nous faire l'honneur de ta présence.

Fabrice sentit le poids familial reprendre ses droits. Charlotte, toute de noir vêtue, incarnait l'austérité. Leurs relations étaient loin d'être cordiales avant la mort de leur père, et, depuis son veuvage, leur mère s'était installée dans la posture de la femme éplorée et ne laissait personne émettre la moindre réserve sur le défunt.

– Nous passons à table dans dix minutes. Rends-toi présentable, je t'en prie.

– Oui, mère.

Fabrice remonta le long couloir pour atteindre sa chambre. Chaque fois, il se jurait que ce serait la dernière, mais il manquait autant de courage que de détermination... Il n'était pas avare de critiques envers lui-même. Il rechignait néanmoins à faire de la peine à sa mère, éprouvée par la mort de son mari, puis par le mariage de Pierre. Même la naissance de Mathieu n'était pas parvenue à entamer son hostilité envers Isabelle et sa colère envers son propre fils. Quelle honte pour la famille que ce mariage rapide et cette naissance beaucoup trop précoce ! Impossible de faire croire que le bébé était prématuré.

Fabrice se peigna avec application, changea de chemise et se brossa les ongles longuement. Peu à peu, sa panoplie de jeune homme de bonne famille se peaufinait. Il choisit une veste sombre pour le dîner, une de celles que sa mère lui avait offertes quand il avait commencé dans l'entreprise familiale. Elle était si fière de lui ! « Ton

grand-père serait si heureux s'il pouvait te voir aujourd'hui ! » Ce grand-père qu'il n'avait pas connu et dont, pourtant, en règle générale, sa mère ne parlait presque pas.

Il ne se rendait plus au bureau depuis près de deux semaines, les transports étaient trop perturbés. C'était ce qui lui permettait de passer autant de temps dans le Quartier latin. Les premiers jours, il avait regardé tous ces étudiants avec la curiosité d'un ethnologue découvrant une peuplade inconnue puis, rapidement, il avait eu quelques discussions. Leurs revendications lui plaisaient, lui qui passait ses journées dans un bureau sinistre à examiner des livres de comptes auxquels il avait le plus grand mal à s'intéresser. Mais il payait là son refus de faire des études après son baccalauréat... Son père avait décrété qu'il viendrait au bureau et apprendrait sur le tas, afin de reprendre un jour les rênes. Pierre, lui, s'était inscrit en droit, à la grande satisfaction parentale.

Quand il entra dans la salle à manger, sa mère était déjà assise, Nicole à sa droite. Il

prit place en face de sa sœur, murmurant quelques mots d'excuses pour son retard.

– Où traînais-tu, encore ? lança sa mère d'un ton excédé. J'ai tellement à faire ici, et toi tu files tous les jours !

– Je... j'avais des camarades à voir, tenta de se justifier Fabrice. Des amis du temps du lycée avec qui je voulais reprendre contact. Vous savez que père m'a toujours encouragé à entretenir les camaraderies, et je me suis dit que...

– Oui, bref, tu saisis toutes les raisons de sortir. Elles ont bon dos, tes camaraderies !

– Mais, mère...

– Cela suffit ! J'ai besoin de toi ici !

Fabrice ne répondit pas. En face de lui, Nicole fixait son potage de l'air absent qui lui était habituel. Elle ne prenait jamais part aux discussions. Quand sa mère l'interpellait, elle se contentait de lever les yeux vers elle avec un demi-sourire éthéré, et Charlotte détournait le regard.

La pendule du salon égrena sept tintements sinistres, auxquels répondirent avec entrain les cloches de Saint-Germain-des-Prés. Fabrice avait bien l'intention de

refaire un tour à la Sorbonne après l'extinction des feux. Combien de temps durerait ce qu'il vivait comme un état de grâce, cette paralysie de la vie quotidienne qui lui donnait une liberté inattendue ? Il fallait saisir l'instant, cueillir les roses de la vie, comme disait le poète. Il ne rencontrait que des garçons et des filles de sa génération dont la principale préoccupation était d'en finir avec la société de leurs parents, et chaque nouvelle discussion l'emplissait d'une sorte de joie inédite. Le sentiment qu'il pouvait choisir sa vie, lui qui s'était conformé à l'héritage familial... Il avait cru que c'était une bénédiction que d'appartenir à cette lignée, mais voilà que ces jeunes lui ouvraient des horizons. Et en premier lieu Valérie. « Ces jeunes... » Fabrice sourit en pensant à cette expression qu'il avait utilisée le premier jour, lui qui n'avait guère que deux ou trois ans de plus.

Alors qu'ils étaient installés à la minuscule « terrasse » de Chez Georges – en réalité une petite partie de la salle entièrement ouverte sur la rue –, entassés à cinq autour d'une table ronde, Valérie avait profité de

cette promiscuité pour défaire les trois premiers boutons de sa chemise.

– Tu ne respirez pas mieux, comme ça ?

Il avait porté une main à son torse pour refermer sa chemise, par réflexe, puis avait contrôlé rapidement son geste en feignant d'ouvrir encore plus grand son col.

– Oui, merci, avait-il bredouillé, conscient du ridicule de son empourement.

Valérie s'était tournée vers un de leurs camarades, un dénommé Éric, pour continuer sa conversation sur les revendications des ouvriers et la manière de les intégrer au mouvement, mais elle lui jetait régulièrement des regards, que Fabrice ne savait pas analyser avec certitude. Elle semblait chercher son approbation – qu'il manifestait avec des hochements de tête vigoureux dès qu'elle avançait un argument – ou encore vérifier qu'il ne s'était pas éclipsé... Dans les deux cas, c'était plutôt positif. Quand elle s'était serrée un peu plus contre lui, sans raison apparente, il avait su qu'elle pourrait lui demander n'importe quoi, n'importe quand. Il avait oublié l'heure, ses obligations, sa mère qui

l'attendait pour dîner, les paperasses qui s'empilaient sur le coin de son bureau. Il s'était senti pleinement présent, là, avec le flot des passants détendus de la petite rue des Canettes, avec ces camarades dont il ne connaissait aucun trois jours auparavant, et qui l'avaient accueilli comme un des leurs, avec ce soleil qui rendait tout tellement plus agréable.

Au moment de partir, Valérie lui avait posé un baiser près de la bouche – très près – et lui avait glissé « à demain ». Il n'avait pas refermé les boutons de sa chemise, ce qui lui avait valu un commentaire acide de sa mère dès la porte de l'appartement franchie. Il avait juste souri avant de se diriger vers sa chambre.

Cela faisait seulement quelques jours, mais il profitait de sa liberté inédite avec une intensité qui parfois l'effrayait. À la seule idée que ces événements allaient connaître un terme, il sentait son estomac se serrer. Ne pas y penser ! Ne pas y penser maintenant ! Il en aurait tout le loisir, si le mouvement ne débouchait pas sur un monde nouveau. En attendant, il

s'immergeait avec passion dans les débats, et s'il n'osait que rarement y prendre part directement, il ne ratait aucun des arguments développés par ses nouveaux camarades. Le contenu d'un tract, qu'un étudiant de Censier lui avait tendu, l'avait frappé. Ces étudiants ne voulaient plus de cursus visant à faire d'eux les « chiens de garde de la classe dominante ». Fabrice avait relu le texte, à la fois exalté et pétrifié.

Car, au fond, qu'était-il d'autre qu'un de ces chiens de garde ? N'avait-il pas été élevé pour prendre la relève d'une classe déterminée à conserver prérogatives et privilèges, à faire perdurer un système injuste dans lequel le « bastion des nantis » était inexpugnable ? Face à ses nouveaux camarades, il ne disait rien de lui, terrifié à l'idée qu'ils découvrent son vrai statut. Celui de fils de son père, qui avait intégré l'entreprise familiale avec un salaire confortable, afin d'apprendre à devenir le patron. « Étudie les chiffres, lui avait dit son père, à défaut de grandes études, ça te permettra de comprendre le commerce ! »

Il lui avait aussi fait passer plusieurs mois dans chacun des services de l'usine pour qu'il en saisisse tous les rouages. Une formation à l'ancienne, lui avait-il expliqué, une formation sur le tas car il fallait connaître les ouvriers si on voulait les diriger convenablement. Il fallait être proche d'eux... Fabrice comprenait maintenant à quel point le discours de son père était... paternaliste, justement, avec ses ouvriers, et rétrograde. Il ressentait une honte lancinante au souvenir de son exaltation des premiers temps à l'usine, quand il se disait qu'un jour il serait à sa tête. Bien sûr, il n'en avait soufflé mot à personne, glacé à l'idée que l'on puisse découvrir son secret. Tout en affirmant avec ses camarades son « refus de parvenir », il redoutait que son imposture n'éclatât au grand jour...

– Ton frère doit venir vers vingt heures trente, dès que le petit dormira. Nous avons des décisions graves à prendre.

Fabrice sursauta aux paroles de sa mère. Sa soirée allait être plus compliquée que prévu. Il trouverait bien un

moyen pour s'éclipser discrètement une fois son frère parti. Peut-être même Pierre le couvrirait-il ?

La sonnette de la porte d'entrée retentit au moment où Fabrice versait une cuillère de sucre dans sa tisane. Installés dans le grand salon, sa mère et lui n'avaient pas échangé plus de dix mots depuis la fin du repas. Comme à son habitude, Nicole avait pris congé dès la dernière bouchée avalée et s'était repliée dans sa chambre. Elle ne partageait guère leurs soirées, préférant la lecture à toute compagnie.

Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre, attendant que Pierre les rejoigne. Ce dernier possédait les clés de l'appartement et ne sonnait que par courtoisie. Quand il vit sa silhouette longiligne se dessiner sur le seuil du salon, Fabrice fut frappé par l'expression de fatigue qui émanait de son frère. Une lassitude qu'il ne parvenait pas à masquer par un sourire forcé. Il portait une veste informe sur une chemise mal repassée, et ce détail, Fabrice le savait, allait fortement irriter leur mère.

– Ce n'est pas parce que tu viens en voisin que tu dois te laisser aller ! lança-t-elle d'un ton sec, sa figure sèche tournée vers le nouvel arrivant.

– Mère, la journée a été longue et Mathieu...

– Oui, je sais, tu as toujours de bonnes excuses ! Assieds-toi, que nous puissions commencer.

Pierre choisit un fauteuil crapaud à l'assise un peu affaissée et se laissa tomber en retenant un soupir. Il avait les bras endoloris d'avoir bercé son fils pendant des heures, sans être parvenu pour autant à calmer ses pleurs. Avait-il mal au ventre, comme le pensait Isabelle, ou la pousse de ses dents le faisait-il déjà souffrir ? Pourtant il n'avait ni les joues ni les fesses rouges...

Plongé dans ses pensées et profitant du calme soudain, Pierre ne remarqua pas le regard sévère de sa mère posé sur lui. Il fallut son apostrophe pour qu'il reprenne contact en sursaut avec la réalité.

– Aurais-tu l'obligeance de prêter attention à ce qui t'entoure, Pierre ? Tu nous as déjà fait suffisamment attendre !

– Oui, mère, répliqua Pierre en rectifiant machinalement sa position.

Charlotte toussota pour s'assurer de l'attention de ses fils autant que pour prendre le temps de les observer. Fabrice affichait une mine de ravi, tandis que les yeux battus de Pierre témoignaient de son épuisement. Bien fait ! Il lui fallait comprendre quelle terrible erreur il avait faite en acceptant que cette fille garde le bébé.

– Je vous ai réunis ce soir, mes enfants, car il faut que nous discussions de choses graves.

Pierre et Fabrice se redressèrent de concert, accentuant par leurs mimiques une ressemblance que les années avaient émoussée. Charlotte se satisfit de leurs mines sérieuses et de leur silence. Ils comprenaient bien qu'ils devaient lui laisser l'initiative de la conversation.

– Depuis quelque temps, comme vous le savez, la situation dans ce pays est des plus préoccupantes. Pour ne pas dire catastrophique. Ils veulent tout casser, mais une

fois que cela sera fait, ils n'auront plus que leurs yeux pour pleurer.

Fabrice sentit l'agacement le saisir et leva les yeux vers les moulures du plafond. La peinture était bien défraîchie...

– Nous sommes dans une configuration... comment dire ? Dans une configuration des plus délicates. Je ne sais vraiment pas... comment nous allons nous en sortir, voilà !

– Comment cela, mère ? Que voulez-vous dire par là ?

– Ce que je veux dire, c'est que nous sommes à court de liquidités. Les caisses sont vides, les commandes ne partent ni n'arrivent, et bientôt nous allons mettre la clé sous la porte. Vous savez bien que les ateliers sont vides depuis un moment...

Charlotte se tourna vers Fabrice et enchaîna :

– Surtout toi, Fabrice ! Tu es bien placé pour le savoir ! Même si tu ne vas pas plus au bureau que les autres !

– Tout de même, mère, réagit Fabrice, nous n'en sommes pas là. J'ai vu Martial l'autre jour et d'après lui...

– Martial est un idiot ! Il n’a aucune longueur de vue ! Nous sommes en train de prendre un retard de trésorerie que nous ne rattraperons pas. Crois-moi, j’ai étudié le dossier de fond en comble. Il nous faut dès maintenant prendre des mesures drastiques, avant que de tout perdre !

Après cette tirade qui semblait l’avoir épuisée, Charlotte s’appuya sur le dossier de son fauteuil, laissant le silence résonner, encore vibrant de ce qu’elle venait d’annoncer.

Pierre ferma les yeux un instant. S’il pouvait seulement tout oublier, s’extraire de cette vie où les ennuis s’accumulaient, contre lesquels il se sentait si démuni qu’il aurait pu en pleurer... Fabrice se racla la gorge, le tirant de ses réflexions.

– Il me semble, mère, commença-t-il d’une voix peu assurée, que les choses ne sont pas si...

– Tu me fatigues ! le coupa sa mère d’un ton sec. Tu me fatigues ! Tu trouves toutes les occasions de quitter le bureau, tu y vas en dilettante, alors que tu devrais être le premier sur le pont le matin et le

dernier à le quitter le soir. Ton père pensait qu'en te faisant venir dans l'usine tu finirais pas comprendre où était ta place, mais il s'est manifestement bien trompé...

– Mère, intervint Pierre qui souffrait de voir son jumeau attaqué ainsi, vous ne pouvez pas...

– Et toi, l'interrompit encore sa mère, tu n'as rien à dire ! Quand on est assez bête pour se faire passer la corde au cou par une... une fille largement en dessous de sa condition, on ne vient pas se mêler de donner des conseils ou des leçons !

Pierre se renfrogna à son tour et le silence s'imposa.

– Je ne sais pas encore ce que je vais faire, déclara finalement Charlotte. Je dois encore prendre des avis auprès de vieux amis de votre père qui me seront d'un conseil précieux. Parfois, il faut savoir renoncer... Nous avons peut-être encore moyen de sauver ce qui peut l'être avant une Bérézina prévisible. Je voulais vous tenir au courant, puisque vous êtes partie prenante dans les affaires familiales, malgré votre peu d'intérêt pour elles.

– Merci, mère, intervint Pierre.

Il ne se sentait pas la force de relever la dernière phrase et souhaitait en finir au plus vite. L'entreprise familiale, du plus loin qu'il s'en souvienne, avait toujours été un sujet épineux entre ses parents. Son père, qui avait apporté au moment de son mariage les liquidités pour la sauver, avait une idée précise de la manière de mener les affaires. Mais ses conceptions n'avaient pas l'heur de plaire à sa belle-mère, dont le propre père avait créé la manufacture près de cent trente ans auparavant. Leurs discussions avaient toujours été épiques, bien que policées par une retenue qui n'empêchait pas les paroles blessantes et les sous-entendus. Marie de Delbe accusait à demi-mot son gendre de vouloir moderniser à outrance, cédant à la vulgarité de l'époque. Celui-ci lui faisait valoir que l'époque, justement, avait changé, et que ceux qui voulaient survivre devaient s'y adapter. Il fallait accepter de fabriquer pour un coût moindre, quitte à sacrifier un peu la qualité. La demande était grande,

on devait pouvoir y répondre par des prix compétitifs.

Fabrice s'agita sur son siège. Il n'avait qu'une idée en tête, rejoindre la petite bande qui devait déjà s'être retrouvée rue des Canettes. Sa mère avait l'art de toujours dramatiser les situations. Il savait qu'il restait des liquidités, et l'entreprise s'était toujours sortie des situations les plus compliquées. Dès que les choses se seraient tassées, il reprendrait avec ardeur son poste et tout se passerait bien...

– Je suis épuisée. Bonne nuit, mes enfants. Nous en reparlerons.

– Bonne nuit, mère, répondirent les deux garçons avec le même soulagement.

Quand il ouvrit la porte de la petite chambre, Pierre découvrit Isabelle profondément endormie, Mathieu assoupi dans son berceau. Il ôta ses chaussures avec précaution, se défit de sa veste et s'installa à la table où ses livres étaient restés ouverts. Il ne lui restait plus beaucoup de temps pour réviser, même si les rumeurs d'annulation des examens se faisaient de plus en plus

insistantes. Il lui fallait absolument boucler son année pour enfin pouvoir trouver un emploi et offrir à sa petite famille un logement plus décent.

Il en avait voulu à sa mère de l'avoir empêché d'entrer dans l'entreprise familiale, quelques mois plus tôt. Elle souhaitait qu'il finisse ses études, alors qu'il n'avait en tête que le bébé à naître et le confort qu'il devait lui offrir.

– Notre société ne peut se permettre une embauche à l'heure actuelle, avait-elle tranché. Et tu dois obtenir ton diplôme ! Il n'est pas question que ce... faux pas grève encore plus ton avenir. Tu seras notaire !

Pierre n'avait pas eu le courage de se battre, et avait accepté de loger dans la chambre de bonne récemment libérée, en attendant mieux.

Mathieu soupira dans son sommeil. Il était si mignon, ce bébé ! Pierre pouvait passer de longs moments à le regarder, émerveillé de voir en lui des ressemblances avec son défunt père. Sa façon de bâiller, ses petits poings dont il frottait ses yeux quand le sommeil venait, ses risettes, tout

le faisait fondre. Il fallait qu'il se méfie de lui-même, car si cela continuait ainsi, il allait tout lui passer, à cet enfant ! Il regarda son fils plongé dans un sommeil profond et revint finalement à ses cours.

Du bout de la rue, Fabrice entendit les rires et, par-dessus tous, celui de Valérie. Son cœur s'emballa. Il défit les boutons du haut de sa chemise et avança, le sourire aux lèvres. En l'apercevant, Valérie se poussa contre son voisin pour lui laisser une place, tapotant la banquette de sa main pour l'inviter à s'asseoir. Fabrice se glissa à ses côtés et elle posa une main sur sa cuisse tout en tendant l'autre vers le verre de vin qu'on venait de lui servir. Fabrice sentit un bien-être inédit l'envahir. Il commanda un verre, puis un deuxième, et au troisième il ne pensait plus du tout à sa mère, à l'appartement du boulevard Saint-Germain, ni à l'entreprise familiale. Quand le bar ferma, Valérie le prit par la main et l'entraîna dans la rue Bonaparte vers la masse sombre du jardin du Luxembourg. Sa petite chambre de la

rue d'Assas surplombait les frondaisons des marronniers.

Fabrice ne rentra pas cette nuit-là. Pas plus que les suivantes.

Le premier jour, il ne pensa même pas à prévenir sa mère. Le second, quand il franchit la porte de l'appartement, il découvrit Charlotte plantée dans le salon, un masque de froideur et de fureur mêlées déformant ses traits.

– Je me suis fait un sang d'encre ! Comment as-tu pu...

Elle ne termina pas sa phrase, le souffle coupé par la colère.

– Excusez-moi, mère, mais...

– Je t'épargne tes explications ! File dans ta chambre et n'en sors que pour dîner ! Jamais, jamais je n'aurais cru que tu puisses m'infliger pareille peine ! Décidément, je ne peux pas compter sur toi. Si ton père, ton pauvre père était là...

– Arrêtez ! la coupa violemment Fabrice. Ne faites pas parler les morts ! Chaque fois que je ne fais pas ce que vous voulez, vous me parlez de père. Je ne veux plus...

Devant la véhémence de son fils, Charlotte resta muette un instant. Pas une fois il n'avait osé lui tenir tête. Cette fronde ne fit qu'alimenter sa fureur.

– Tu ne veux plus ? Ah, elle est bien bonne, celle-là ! Tu ne veux plus quoi, exactement ? Tu ne veux plus te conformer aux règles de cette famille ? Tu ne veux plus y tenir ta place ? Tu ne veux plus profiter de la vie qu'elle peut t'offrir ? Sache que, tant que tu ne pourras pas subvenir à tes besoins par toi-même, tu n'auras rien à dire, rien à commenter des décisions que je prends. Tu te permets de me laisser presque deux jours sans nouvelles ? J'étais aux cent coups ! Et tu viens maintenant, tranquillement, me dire ce que tu veux ou pas ? Non, mais tu déraisonnes ! Va dans ta chambre !

– Pas question ! répliqua Fabrice d'un ton qui le surprit lui-même.

– Alors tu peux quitter cette maison sur-le-champ !

– Très bien, je vais rassembler mes affaires !

Fabrice tourna les talons et s'engagea dans le long couloir qui menait aux

chambres. Son cœur battait la chamade, ses joues étaient empourprées et son souffle court. Devant son placard, il n'hésita pas longtemps : il saisit sa valise et y fourra pêle-mêle des vêtements. Il récupéra ses papiers d'identité, quelques livres et jeta un regard circulaire sur la pièce. Sa mère avait accroché au mur des gravures illustrant des dictons, qu'il avait toujours eues en horreur. Les rideaux étaient d'un beige d'une tristesse absolue, assortis à la cotonnade dont il fallait absolument parer le lit tous les matins. Fabrice attrapa encore son manteau, malgré le temps très doux, et revint vers l'entrée de l'appartement.

– Si tu passes cette porte...

Charlotte était pâle, les mâchoires serrées. Elle ouvrit le battant avec une raideur qui disait sa colère.

– Si tu passes cette porte, ne t'y représente plus !

– Au revoir, mère.

Le bruit de la porte claquant dans son dos résonnait encore à ses oreilles lorsqu'il atteignit le haut de la rue Bonaparte.

Valérie l'attendait près du Guignol. Elle eut un sursaut en le voyant avec sa valise à la main, puis elle se précipita vers lui et l'embrassa avant qu'il ait pu dire un mot. Ils passèrent le reste de l'après-midi à flâner dans Paris, heureux et émerveillés de s'être trouvés. Valérie se pendait à son bras et lui l'embrassait à tout bout de champ. La lumière du printemps était si belle...

Le soir, alors qu'elle s'était endormie au creux de son bras, il s'autorisa enfin à repenser à l'appartement du boulevard Saint-Germain et à la scène qui s'y était déroulée. Tout cela lui semblait d'une irréalité à la fois exaltante et terrifiante. Il ne comprenait pas comment il avait pu tenir un tel discours à sa mère, lui qui taisait ses sentiments depuis si longtemps. Comment il avait osé formuler enfin une petite – infime – partie de ce qu'il avait sur le cœur.

D'aussi loin qu'il s'en souvenait, sa mère s'était montrée dure. Cassante. Si peu encline aux câlins... Il lui semblait qu'ils représentaient, Pierre et lui, des charges insupportables à ses yeux. Pourtant ils

s'efforçaient de ne pas faire de bruit, de ne pas déranger. Seul leur père leur manifestait une tendresse qu'il réservait aux moments où sa femme était absente. Le soir, s'il ne rentrait pas trop tard, il venait les embrasser dans leur chambre et laissait alors ses fils se nicher dans ses bras. Fabrice adorait placer son visage dans le creux de son cou et respirer les effluves de son baume après-rasage. Mais les occasions étaient trop rares... Généralement, leur père était invisible la semaine – il partait aux aurores et rentrait bien après l'heure du coucher. Le samedi et le dimanche, quand il en avait le temps, il les emmenait aux Tuileries et louait, pour leur plus grand plaisir, des petits bateaux à voiles que l'on faisait naviguer sur un des bassins. Il les aidait à tour de rôle, semblant prendre au moins autant de plaisir qu'eux à ce jeu. Quand il était en leur compagnie, il souriait plus souvent, et Fabrice sentait bien que ce n'était pas par convention. Leur mère, elle, les conduisait au square le plus proche, un pauvre carré de verdure étique au coin de la rue des Saints-Pères,

où ils s'ennuyaient à cent sous de l'heure. Quand son père lui avait proposé d'entrer dans l'entreprise familiale pour y faire ses classes, il avait sauté de joie. Enfin il allait pouvoir le côtoyer à longueur de journée ! Discuter sans être interrompu par un ordre de sa mère. Apprendre à connaître cet homme dont il sentait qu'il pouvait devenir vraiment proche. La maladie avait trop vite mis un terme à ce bonheur...

Fabrice soupira et se retourna encore une fois dans le petit lit de Valérie. Depuis la mort de son père, son travail au bureau ne l'intéressait plus du tout, il devait bien le reconnaître. Il s'était senti investi d'une mission les premiers temps, il voulait montrer à sa mère qu'il était plus capable que ce qu'elle voulait bien croire, mais, au fond, un sentiment de vanité ne le quittait pas. À quoi bon se démener pour des boutons et des fermetures ? Il avait beau avoir continué la modernisation de la gamme que son père avait lancée, plus rien de cet univers ne l'intéressait. Sans les conversations avec son père, la vie de bureau ne présentait plus aucun attrait.

L'entreprise familiale, c'était fini pour lui. Valérie lui avait parlé d'une communauté qui se montait dans le Sud. Elle comptait se joindre à la bande déjà constituée, et Fabrice commença à imaginer ce que pourrait être sa vie s'il la suivait. Il ne connaissait de la campagne que ce que les vacances lui avaient permis de découvrir : un monde où la nuit était vraiment noire, où les étoiles se laissaient observer par milliers, où le travail était rude mais avait une finalité directe – il avait participé plusieurs fois aux foins...

Oui, il allait partir dans le Sud et commencer une autre vie. Même si le nouveau monde n'était pas encore pour demain, il allait se construire son nouveau monde à lui, comme il l'entendait. Il était temps de vivre...

1973

– Nicole ! Cesse immédiatement !

Ainsi apostrophée, la jeune femme releva la tête et fixa sa mère avec un demi-sourire indéfinissable. Sans répondre.

Mathieu, du haut de ses cinq ans, sentit que l'atmosphère se raidissait d'un coup. Il mit un soin particulier à bien tenir sa fourchette et à ne rien en faire tomber. Il loucha pour suivre des yeux la purée qu'il s'apprêtait à enfourner et soupira d'aise quand l'opération fut terminée sans dommages.

Sa grand-mère détestait les maladresses. « Tu ne fais pas attention ! » le grondait-elle quand cela arrivait. Comme tous les mercredis, il passait la journée avec elle et sa tante – bien que cette dernière, pour être honnête, ne s'occupât pas beaucoup

de lui. Il la trouvait très gentille mais un peu bizarre, sa tante Nicole. Toujours un sourire doux aux lèvres, elle s'exprimait sur un ton effacé et monocorde, sans paraître jamais ressentir la moindre colère. Tout l'opposé de sa grand-mère, qui ne manquait pas une occasion de le reprendre et de le morigéner. Il devait l'appeler Grand-Mère et la vouvoyer, accepter sans rien dire tout ce qu'elle lui assénait, et dans le cas contraire, quand il tentait de faire valoir son point de vue, elle le punissait en l'envoyant au coin pendant une éternité. Sa sœur, qui était encore un bébé – elle avait à peine un an – échappait à ces traitements car elle était gardée dans une crèche qui semblait à Mathieu une antichambre du paradis. Quand il allait, en compagnie de sa mère, la chercher le soir, il avait envie de jouer avec tout ce qui se trouvait dans la pièce aux couleurs vives. Lui devait passer ses journées assis derrière sa petite table, les bras croisés, et écouter sa maîtresse, qu'il détestait. C'était une femme méchante, aux yeux toujours sérieux, à la bouche pincée, qui criait dès

qu'un enfant ne réussissait pas à faire ce qu'elle demandait. Mathieu avait mal au ventre quand il montait l'escalier menant à sa classe.

Il soupira longuement après avoir avalé sa dernière bouchée. S'il était soulagé de n'être pas à l'école, l'après-midi allait quand même être long... Son père travaillait beaucoup, et sa mère avait repris des études interrompues quand il était né. Il fallait être sage et les attendre.

– Nicole, voyons, donne le bon exemple !

Mathieu était toujours étonné du ton qu'employait sa grand-mère quand elle s'adressait à Nicole. Comme si elle parlait à une enfant. Et Nicole ne protestait pas. Pourtant, c'était une grande personne, comme ses parents. Elle était même plus âgée que son père, il le lui avait dit.

– Nicole, cesse immédiatement !

Elle souriait toujours, sa tante, et cela semblait irriter Grand-Mère au plus haut point. Il sembla même à Mathieu que de la fumée allait sortir de son nez, comme chez le dragon de Blanche-Neige, et cela amusait Nicole. Elle ne tenait aucun compte de

ce que lui disait sa mère, ce qui fascinait le petit garçon. Nicole avait une manière de désobéir calmement qu'il aurait aimé imiter. Lui il n'en avait pas le courage. Grand-Mère lui faisait bien trop peur.

Charlotte observait sa fille le souffle coupé par la colère. Celle-ci continuait tranquillement à la provoquer, l'air de ne pas y toucher. Elle dessinait à table, son éternel carnet posé près de son assiette. Ses pages étaient recouvertes de portraits de sa mère, dans toutes les situations, sous tous les angles et dans tous les cadrages. Cela durait depuis des années et jamais rien n'avait pu détourner la jeune femme de son obsession. Cela avait commencé juste après... Charlotte chassa cette idée de sa tête. Rien à voir !

– Mathieu, tu as mangé comme un cochon ! C'est inadmissible !

Le petit garçon baissa les yeux, autant pour marquer une contrition dont il savait qu'elle était indispensable, même s'il n'avait rien à se reprocher, que pour

vérifier, au cas où, l'état de la nappe autour son assiette.

– File dans ta chambre !

– Mais, Grand-Mère...

– File, je te dis !

Mathieu se leva, perplexe, et se dirigea vers la porte de la salle à manger en se demandant de quelle chambre elle voulait bien parler, puisqu'il n'habitait pas là. Il se décida pour celle de son oncle Fabrice, tout au fond du couloir, le plus loin possible du reste de la famille. Les rideaux étaient tirés et Mathieu ne parvint pas à les ouvrir. Il alluma donc la lampe de chevet et grimpa sur le lit, puis il se rendit vite compte qu'il risquait de froisser le couvre-lit, ce que sa grand-mère lui reprocherait encore. Il valait mieux jouer sur le tapis. Jouer à quoi ? Cette chambre était aussi ennuyeuse que le reste de l'appartement. Mathieu tourna un peu puis se décida à ouvrir l'armoire de bois sombre. Elle ressemblait à l'idée qu'il se faisait de celle qui menait au royaume magique de Narnia. Il avança son bras pour voir si elle avait bien un fond et dut poser un genou sur la planche la plus basse

pour l'atteindre. Le contact avec le bois du fond de l'armoire le déçut. Puis il se dit que les lieux prenaient peut-être toute leur magie quand la porte était refermée. Alors il se fraya un chemin dans le linge posé sur la planche et pendu à des cintres, saisit le battant et le tira vers lui. En forçant un peu, il parvint à bloquer la porte et se retrouva dans un noir d'encre aux effluves de lavande.

Il resta d'abord le plus immobile possible, cherchant à déceler un changement dans l'atmosphère. Rien ne bougeait... Il tâta les tissus qui l'entouraient. Certains étaient bien rêches, d'autres invitaient à la caresse. Il posa sa joue contre une soie si douce qu'elle semblait faite de crème Chantilly. C'est la première image qui lui vint. Il commença à imaginer une pièce entière remplie de cette crème puis se laissa aller à la torpeur. Cinq minutes plus tard, il dormait profondément.

– Maaathieuuuu ! Maaathieuuuu !

La grosse voix de son père le réveilla en sursaut. Il était là, juste derrière la porte.

Le petit garçon ne manifesta pourtant pas sa présence. Et s'il avait fait une bêtise en se cachant dans cette armoire ? Avec les grandes personnes on ne savait jamais vraiment... Parfois de petites choses déclenchaient de grosses réactions. Il finit par lâcher un « oui » timide, que l'on n'entendit pas. Alors il remua pour se rapprocher de la porte. Lorsqu'il voulut la pousser pour sortir, elle résista. Il poussa encore, de toutes ses forces, mais elle était bel et bien bloquée. Il appela alors :

– Papa ! Papa !

Les bruits de pas s'étaient éloignés dans le couloir. Il cria de plus belle, tout en essayant encore d'ouvrir l'armoire. Et si ses parents repartaient sans lui ? Une vague de panique le submergea et il frappa de ses poings sur le bois tout en appelant, en larmes.

– Papa ! Mamaannn !

Lorsque la porte finit par s'ouvrir, la lumière l'éblouit. Il avait le visage baigné de larmes et la goutte au nez à force de pleurer.

– Qu'est-ce que tu fais là, gros bêta ?
On n'a pas idée de s'enfermer dans une armoire !

Son père le saisit sous les aisselles et le fit sortir. Derrière lui se dressait sa grand-mère, les sourcils froncés et les bras croisés. Mathieu enfouit son visage dans les jambes de son père, qui le repoussa.

– Tu es tout sale ! Tu vas gâter mon costume !

Il tira un mouchoir de sa poche et le moucha. Mathieu aurait aimé qu'il le prenne dans ses bras et leva les deux mains, mais son père n'en fit rien. La manœuvre n'avait pas échappé à sa grand-mère, qui lâcha :

– Allons, tu es trop grand pour ce comportement de bébé ! Et regarde ce que tu as fait ! Tout est sens dessus dessous ! Tu es vraiment impossible !

Mathieu baissa la tête. C'était toujours ainsi : dès que sa grand-mère disait quelque chose, son père acquiesçait. Il finit par le prendre par la main pour l'entraîner vers l'entrée. C'était certainement l'heure de rentrer, enfin...

Quand ils arrivèrent chez eux, à quelques rues de là, sa mère était déjà de retour avec sa petite sœur, Cécile. Celle-ci gazouillait dans sa chaise haute tandis que maman préparait le dîner. Mathieu se sentit immédiatement détendu, dans la cuisine bien chauffée et sous le regard bienveillant de maman. Il se précipita vers elle pour lui faire un câlin. Elle posa la cuillère de bois qui lui servait à remuer la soupe, s'accroupit et le prit dans ses bras. Il enfouit son visage dans son cou et la serra le plus fort possible.

– Maman, je ne veux plus aller chez Grand-Mère, lui glissa-t-il le plus doucement possible pour que son père n'entende pas.

– Mon petit chat, il faut bien, je n'ai personne pour te garder le mercredi...

– Je voudrais aller au centre aéré...

– Ta grand-mère serait très triste que tu ne viennes plus la voir. Elle ne comprendrait pas. Elle t'aime beaucoup, tu sais. Tu es son premier petit-fils, c'est quelque chose qui compte...

Mathieu connaissait les arguments de sa mère par cœur et doutait, maintenant. Non pas de sa mère, dont il savait qu'elle lui disait toujours la vérité, mais de sa grand-mère, qui avait fort bien pu lui faire croire cela. Car pourquoi le grondait-elle tout le temps, s'il était son préféré ? Pourquoi avait-elle toujours les sourcils froncés quand elle le regardait ? Pourquoi n'avait-elle pas l'air contente de le voir quand il passait la porte, tous les mercredis ? Mathieu avait l'impression qu'elle lui reprochait quelque chose en permanence, quoi qu'il fit.

– Allez, va te laver les mains mon chéri, et ensuite reviens te mettre à table, c'est prêt.

Mathieu obtempéra tout en ruminant ces questions sans réponse.

– Voilà, ils sont tous les deux au lit, soupira Isabelle en se laissant tomber sur le canapé.

Le velours marron était un peu passé, mais l'assise était si confortable que Pierre et elle ne voulaient pas le changer. Sans compter que leurs finances n'étaient pas florissantes. Depuis le choc pétrolier, tout

avait augmenté et Pierre n'avait qu'une idée en tête : économiser. Il voulait assurer ses arrières, disait-il. Constituer une poire pour la soif, parce qu'on ne savait pas comment tout ça allait tourner. Isabelle ne le contredisait pas car la moindre de ses remarques sur ce sujet déclenchait des crises qu'elle ne supportait pas. Pierre lui reprochait d'être retournée à l'université à une période où elle aurait bien mieux fait de s'occuper de ses enfants, ce qui leur aurait évité les frais de garde de Cécile. Lui-même n'avait-il pas renoncé à ses rêves d'achat d'étude ? Il se contentait de son emploi de clerc chez un notaire, malgré le diplôme qui aurait dû lui permettre d'être son propre patron. Mais il avait préféré investir dans un appartement pour sa famille, ne manquait-il pas de rappeler à Isabelle chaque fois que les questions d'argent revenaient sur le tapis. Ce « sacrifice », dont Isabelle savait qu'il n'avait été dicté que par le principe de réalité – une étude était de toute façon hors de leurs moyens –, était la pierre angulaire de l'argumentation de son mari, et elle ne trouvait

rien à répondre. Elle lui avait fait timidement remarquer, une fois, qu'elle avait été obligée d'abandonner ses vellétés d'études à la naissance de Mathieu, alors qu'elle voulait faire médecine, il avait seulement haussé les épaules, semblant considérer que, de toute façon, c'était un projet totalement irréaliste.

Depuis quelques mois, elle suivait un cursus d'histoire et n'avait pas pu avouer à son mari quel plaisir elle y prenait. Sortir des couches et des babillements d'enfants avait été une vraie bouffée d'air frais. Elle avait oublié comme il pouvait être agréable de papoter avec des condisciples, de rire, de faire des blagues stupides et de ressentir, pour quelques heures, une légèreté retrouvée. Les filles et garçons avec qui elle suivait ses cours étaient plus jeunes qu'elle, vivaient encore chez leurs parents pour la plupart, et avaient ouvert de grands yeux incrédules quand elle avait parlé de ses deux enfants. Maintenant, elle était un peu comme leur grande sœur, plus sérieuse mais tout de même prête à s'amuser.

Pierre n'avait pas levé le nez de son journal quand elle était entrée dans la pièce. Cette manie qu'il avait de lire son quotidien de bout en bout tous les soirs ! Il ne fallait pas l'en distraire, au risque de précipiter sa mauvaise humeur. C'était sa façon de se détendre, disait-il, et les journées à l'étude le laissaient dans un tel état de stress qu'il en avait bien besoin. Isabelle avait du mal à concevoir en quoi les nouvelles du monde pouvaient être relaxantes, mais elle avait renoncé à cette discussion-là aussi.

Elle posa ses pieds sur le pouf assorti au canapé et se laissa aller, prenant quelques minutes pour réfléchir à ce qu'il lui restait à faire. Des reprises en couture, quelques papiers administratifs à remplir – rien de très important, car Pierre se chargeait du principal. Le mercredi était toujours une journée difficile, car Mathieu revenait de chez sa grand-mère à cran et lui faisait payer cet « abandon ». Il était renfrogné, grognon et le coucher était long et laborieux. Il voulait une histoire, puis un verre d'eau, puis entamait une discussion sérieuse et était au désespoir si sa mère

bottait en touche. Cette mauvaise humeur gagnait aussi sa sœur, le plus souvent, dans un mouvement de vases communicants qui sidérait Isabelle. On eût dit que les deux enfants avaient un code secret pour se liguer dans le refus et les grognements.

En voyant Pierre se figer, combiné téléphonique en main, Isabelle sentit des picotements de stress l'envahir. Quelque chose de grave venait de lui être annoncé... Il fallait le connaître comme elle le connaissait pour saisir l'importance des émotions qui l'avaient envahi : Pierre mettait un point d'honneur à se contenir en toutes circonstances. Mais Isabelle voyait bien les perles de sueur à la lisière de ses cheveux bruns, la crispation des ailes de son nez et le blanchissement de la jointure de ses phalanges autour du combiné. Il avait le regard fixe et ne lâchait que des « ah » et des « hum » qui ne présageaient rien de bon.

Isabelle s'était levée, sa couture encore à la main, et se tenait devant lui qui ne lui accordait aucun regard. Il reposa le téléphone sur son socle en bakélite avec

douceur – ils l’avaient attendu trop longtemps pour risquer de l’abîmer – et lâcha, les yeux toujours dans le vide :

– Fabrice est de retour.

Puis il se laissa tomber sur le canapé, bras ballants, et n’ajouta rien. Isabelle attendit un moment, assise du bout des fesses à côté de lui, les mains croisées sur ses genoux.

– Il a un enfant.

Elle ne put se retenir d’ouvrir grands les yeux avant de s’exclamer :

– Quoi ? Un enfant ? Mais comment...

Pierre dirigea enfin son regard vers elle, partagé entre la colère et l’incompréhension.

– Oui, un enfant, une fille très exactement, qui a déjà plusieurs mois... Et il revient la gueule enfarinée, comme ça !

Isabelle tiqua en entendant cette expression triviale. Ce n’était vraiment pas le genre de Pierre. Fallait-il qu’il soit bouleversé !

– Mais... se hasarda-t-elle encore, comment ?...

– Il a débarqué boulevard Saint-Germain, comme ça, sans prévenir !

– Chez ta mère ?... Quand ?

– Là, maintenant, ce soir...

Isabelle baissa la tête, abasourdie. Fabrice... Ils ne l'avaient pas vu depuis sa sortie fracassante, cinq ans plus tôt, scène que Pierre lui avait racontée de nombreuses fois, comme pour tenter d'y comprendre quelque chose. La défection de son frère l'avait heurté, profondément.

– Que vas-tu faire ? demanda Isabelle d'une voix blanche.

– Que veux-tu que je fasse ! répliqua Pierre avec agacement. Il n'y a rien à faire ! Comme d'habitude, il n'en fait qu'à sa tête et nous met devant le fait accompli. Le voilà qui rentre et notre mère doit l'accueillir – ce qu'elle s'empresse de faire, d'ailleurs ! Ce n'était pas pour me demander mon avis qu'elle m'appelait !

Pierre avait haussé le ton progressivement jusqu'à presque crier. Isabelle lâcha un « chut ! » par réflexe. Pierre la fixa d'un regard furieux et elle s'empressa de préciser :

– Les enfants...

Il resta un instant à la frontière de la fureur puis inspira profondément. Il n'avait